

Études littéraires africaines

DÍAZ NARBONA (Inmaculada), *Literaturas del África subsahariana y del Océano Índico*. Cádiz : Universidad de Cádiz, Servicio de Publicaciones, 2007, 161 p. – ISBN 84-9828-100-8



Alain Ricard

Numéro 24, 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1035351ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1035351ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ricard, A. (2007). Compte rendu de [DÍAZ NARBONA (Inmaculada), *Literaturas del África subsahariana y del Océano Índico*. Cádiz : Universidad de Cádiz, Servicio de Publicaciones, 2007, 161 p. – ISBN 84-9828-100-8]. *Études littéraires africaines*, (24), 66–67. <https://doi.org/10.7202/1035351ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2007

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

d’ancrage d’une hybridité aussi bien identitaire que linguistique et philosophique. Tous les systèmes d’appréhension et d’interprétation de l’histoire sont réinterrogés ou mis en procès pour faire émerger une écriture qui s’accorde librement le pouvoir d’obérer la mémoire événementielle afin de laisser émerger une identité issue d’un réel travail d’élucidation du passé. Beïda Chikhi et Marc Quaghebeur, dans la synthèse du volume, parlent de « réponses fictionnelles aptes à régénérer l’Histoire comme concept et mode d’interprétation littéraires, reléguant à la marge la relation des faits et le témoignage » (p. 537). La question serait à poser à des historiens.

■ Dominique RANAIVOSON

DÍAZ NARBONA (INMACULADA), *LITERATURAS DEL ÁFRICA SUBSAHARIANA Y DEL OCEANO ÍNDICO*. CÁDIZ: UNIVERSIDAD DE CÁDIZ, SERVICIO DE PUBLICACIONES, 2007, 161 P. – ISBN 84-9828-100-8.

La parution de l’ouvrage d’Inmaculada Diaz Narbona est l’occasion pour nous d’attirer l’attention sur les travaux poursuivis sous son impulsion à l’Université de Cadix, dans cette Espagne atlantique ouverte sur l’Afrique. Lola Bermudez le dit clairement dans son introduction et nous pouvons nous associer aux compliments adressés à la *pionera* ! La revue *Francofonía* illustre ce dynamisme, tout comme la présence de nombreux étudiants pour qui le français est une voie d’accès à l’Afrique. Ajoutons-y la thèse récente de Lourdes Rubiales sur René Maran, soutenue en 2006, qui fera date.

Le livre vient appuyer ces efforts. Il est divisé en deux grandes parties et cela constitue aussi une originalité. Une partie du livre est consacrée à la littérature de l’Océan Indien, de Maurice et de la Réunion surtout. Les écrivains les plus contemporains sont lus ensemble et il est instructif de voir côte à côte Ananda Devi et Marie-Thérèse Humbert, Carl de Sousa et Axel Gauvin. Il y a là un louable souci pédagogique qui correspond à l’intérêt des étudiants « Erasmus » espagnols pour ces îles qui sont, là aussi, des portes de l’Afrique.

Un autre trait original est la place donnée aux écrivaines (p. 88-98), voire aux « misovires » qui, comme Werewere Liking, n’ont pas une haute idée de l’autre sexe. On aimerait cependant que Calixthe Beyala, dont est mentionné le prix de l’Académie Française, ne soit pas exemptée, par le silence, de sa condamnation pour plagiat. I. Diaz Narbona a lu les poètes et remarque à juste titre que la grande période de la poésie est peut-être passée par rapport au roman. La partie sur la littérature polyphonique récente est tout à fait convaincante. Comme le dit l’auteure, les écrivaines ne versent pas dans l’afropessimisme masculin et cela explique en grande partie la vitalité renouvelée de cette littérature francophone.

Le livre comprend un glossaire et une chronologie fort utile. Un regret cependant : *africain* est ici clairement égal à *francophone*, mais pourquoi cependant ne pas faire allusion à la littérature en espagnol et en portugais, qui entretient un dialogue ancien avec cette littérature en français, et doit être

plus facilement accessible aux étudiants ? Cela dit, félicitons l'université de Cadix et l'auteur pour son dynamisme et la qualité de ce beau petit livre !

■ Alain RICARD

GINZANZA U-LEMBA (JUSTIN LAMBERT), *LA CHANSON CONGOLAISE MODERNE*. PRÉFACE DE LYE M. YOKA. PARIS : L'HARMATTAN, COLL. ESPACE KINSHASA, 2005, 286 p. – ISBN 2-7475-9727-X.

J.-L. Ginzanza, né en 1945 à Kikwit, a fait ses études universitaires à Kinshasa et à Lubumbashi d'où il est sorti licencié en philologie anglaise. Il est depuis 1973 chargé de cours en anglais à Kinshasa et prépare une thèse de littérature. L'auteur de cet essai fut toutefois d'abord un musicien bien connu dans les milieux universitaires des années 1970, à l'époque où il était soliste dans l'orchestre *OK Jazz* au campus universitaire de Lubumbashi ; c'est de cette époque que date, pour l'essentiel, cet ouvrage que ce passionné de musique a donc laissé mûrir pendant trente ans.

La musique congolaise moderne, nous n'avons cessé de l'écrire pour notre part, interpelle la conscience du peuple et suscite par conséquent notre curiosité intellectuelle. Elle mérite de surcroît l'attention des hommes de culture et de science. J.-L. Ginzanza aborde le sujet dans une optique technique, linguistique, sociologique et historique. C'est un regard assez pénétrant sur le sujet, malgré quelques faiblesses sur le plan méthodologique et historique.

L'auteur organise son étude en quatre chapitres de longueur inégale. Dans le premier, portant sur la chanson congolaise, il analyse les origines de la musique congolaise moderne et dirige l'attention du lecteur tour à tour sur la chanson traditionnelle, la chanson moderne, le chant religieux et le chant de propagande politique. Le deuxième chapitre tente de montrer que la musique congolaise moderne, à travers la danse, est un moyen de communication et propose donc une analyse thématique de la chanson. L'approche technique est au centre du troisième chapitre. C'est le point fort de l'auteur depuis sa jeunesse universitaire, et le domaine où son apport est le plus original, les nombreux essayistes qui se sont attachés au domaine ayant négligé cet aspect par manque de connaissances techniques. Ce chapitre est toutefois assez long et comporte quelques redites. J.L. Ginzanza consacre enfin le quatrième chapitre aux grandes époques et grandes écoles stylistiques. Ce chapitre aurait pu être le premier, puisqu'il propose une typologie des orchestres congolais. Il présente les faits suivant un schéma particulier, qui diffère de la classification la plus courante chez les amateurs de cette musique : la première génération de *Tango ya ba Wendo*, la deuxième génération représentée par les orchestres *African Jazz*, *OK Jazz*, et la troisième génération composée des orchestres de jeunes ; aujourd'hui existe la quatrième génération, celle de Wenge notamment. De ce fait, il n'a pas toujours respecté les principaux fondateurs de ces courants rythmiques ; dans la deuxième génération, il a notamment privilégié Tabu Ley au détriment de Kallé qui est pourtant sans conteste le vrai fondateur de la musique congolaise moderne.